L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS; MARDI MATIN, 13 SEPTEMBRE 1859.

Imprimé et publié par
F. WEISSE & Co.
EDITEURS-PROPRIETAIRES;
G. F. WEISSE. N. DUPOUR.
E. DUVERGER. S. HARDY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI MATIN, 13 SEPTEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Nos porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce Jour.

Par E. J. Spear, rue des Remparts, entre Julia et St Joseph—Rinkissement pour moudre le café et le maïs, moulins et charrettes.

Par S. Boyer & Co, 25 Vieille Levée.—Marchandises sèches.

Par R. E. Morphy, à 11 heures et demie, sur la Levee, au pied de la rue Girod—porc et graisse.

CUBA ET LES ETATS-UNIS.

Le parti de l'annexion de Cuba aux Etats-Unis, par les voies pacifiques de la diplomatie ainsi par droit de conquête, compte des champions dans le Nord comme dans le Sud, dans l'Est comme dans l'Ouest. C'est que l'île de Cuba, comme a dit un publiciste célèbre, vaut un empire. C'est que, comme le dit encore l'auteur d'une brochure qui a paru récemment à Paris, "la nature l'a taillée et placée à l'endroit qu'il fallait pour commander toutes les avenues du commerce et pour surveiller et dominer du canon de ses vaisseaux les routes stratégiques de la guerre maritime au Nouveau-Monde. Dans la prévision de ses destinées, elle en découpa les contourses d'innombrables ports, qui appellent la concurrence marchande de tous les pavillons, et ou peuvent s'abriter contre la tempête les escadres réunies de toutes les nations de la terre. Puissant Gibraltar de la Méditerranée américaine, et sentinelle postée à l'entrée du Mississipi, l'île de Cuba peut à la fois bloquer tous les ports atlantiques du Mexique, et arrêter au passage tous les produits qui débouchent par la grande artère du commerce et de l'agriculture anglo-américaine. C'est elle aussi, c'est Cuba qui, placée en regard du passage interocéanique que la civilisation moderne va percer à travers l'Amérique, en gardera les clefs et en percevra le péage en abondants et riches tributs de toute espèce. Aussi étendue en surface que la presque totalité de l'Angleterre; avec un ciel et un sol qui en centuplent la puissance; avec des produits végétaux et minéraux qui n'ont pas de compétiteurs sur aucun marché du monde; avec un noyau de population disposé à toutes les conquêtes de l'intelligence et de la civilisation, que manque-t-il à Cuba pour réaliser la prophétie de l'abbé Raynal, et surpasser même la brillante épopée rêvée par quelques-uns de ses plus enthousiastes admirateurs?

Il lui manque, répond l'écrivain que nous citons, un bon gouvernement, un gouvernement qui, oubliant les traditions et les errements d'un autre age, la relève de son abaissement politique par des lois de justice et de liberté, en la ceignant le front d'une auréole de gloire et de prospérité.

Ce gouvernement, nous croyons pouvoir le lui donner; mais en se méprendrait étrangement sur le véritable caractère de notre politique, si on supposait que les Etats-Unis ne voulaient annexer Cuba que pour affranchir cette colonie d'un joug qui lui est devenu insupportable. Nous ne nommons pas aussi désintéressés, le moins du monde, Cuba, cet avant-poste de cette île, placée en face des bouches du Mississipi, est nécessaire à notre prospérité commerciale et à notre puissance militaire. Ce serait à la fois pour l'Union un immense marché et un formidable rempart. Voilà pourquoi, comme nous le disions plus haut, l'annexion de Cuba compte des partisans dans toutes les régions de la République et même parmi les plus ardents républicains de la Nouvelle-Angleterre.

M. Jefferson Davis, dans un discours qu'il a prononcé récemment à la Convention d'Etat du Mississipi, a rec nu que l'acquisition de Cuba comme expansion est une question nationale et a adhéré au vœu exprimé à ce sujet par l'Assemblée; mais il a ajouté qu'il aimait mieux considérer la question de Cuba au point de vue des intérêts particuliers du Sud. M. Jefferson Davis, on le sait, est un champion fervent de la désunion. Il croit que le Sud n'accomplira ses destinées et n'atteindra au degré de prospérité qui lui est réservé, qu'après cette séparé du Nord. Il désire l'annexion de Cuba, mais l'annexion à la république du Sud, à laquelle, dit-il, l'île espagnole serait indispensable. C'est possible, mais l'ancien secrétaire de la guerre devrait se demander en même temps si la république du Sud serait aussi utile à Cuba que Cuba le serait à cette république. Nous croyons que non.

Les Etats-Unis exercent via à vis de Cuba une singulière puissance d'attraction, parce qu'ils sont vastes, riches et puissants, qu'ils occupent déjà un poids considérable dans l'balance politique du monde, qu'ils sont, à cause de leur force, respectés au dehors, qu'ils vous traitent, en un mot, une grande nation. Mais qu'adviendrait, et que deviendra-t-il Sud? Quel intérêt aurait Cuba à unir ses destinées à celles de cette république dépouillée de toute espèce de prestige et qui serait inférieure en puissance à celle du Nord?

La politique n'est qu'un mot lorsqu'elle n'a pas pour base l'intérêt matériel. Or, l'intérêt de Cuba pousserait plutôt cette île vers le Nord que vers le Sud. Le Maine ou envoie des bois de construction, des poissons salés, des cuisses pour ses sucres, de la farine et des navires pour transporter ses réglisses à l'étranger. Le Massachusetts lui coffres à thé, ses archandises sèches, des chaussures, des chapeaux, du savon, du suif, des sucres, des chapeaux de paille. Rhode-Island et le Connecticut lui envoient des produits agricoles, meubles, etc. Le New-Jersey lui envoie des pommes, du fromage, des fruits, des huiles, des médicaments, etc. La Pennsylvanie lui envoie des fers, du charbon, des cuirs, des voitures et des harnais. L'Ohio lui envoie ses grains et ses viandes salées.

Que lui envoie le Sud? Quelques cargaisons de résine et une petite quantité de riz. D'un autre côté, qui est le meilleur marché pour les produits de Cuba? Le Nord. Ce sont les Etats de la Nouvelle-Angleterre et du milieu qui consomment ses sucres, ses mélasses, son miel et la plus grande partie de son tabac.

On le voit, nous ne saurions lutter avec le Nord sur le terrain des sympathies cubanaises, et si l'Union se divisait malheureusement, le Sud, non dépaisé à M. Jefferson Davis, devrait renoncer à l'espérance de s'annexer la colonie des Antilles. L'intérêt qui pousserait Cuba vers le Nord nous commande donc aussi de rester unis et de ne point laisser retirer de la république.

HOMMAGE AU MARÉCHAL MACMAHON. — Un grand nombre d'Américains et d'Irlandais résidant à New-York se sont réunis en meeting ces jours derniers et ont résolu qu'une souscription serait ouverte pour offrir au maréchal Mac-Mahon un cheval de $2,000 tout harnaché avec qui une adresse de félicitations.

THEATRE DE L'OPERA. — M. CHARLES BOCQUOUSÉ, directeur du nouveau théâtre, est arrivé à New-York, à bord de l'*Adrage*, et sera dans notre ville sous peu de jours. Il amène, pour l'adjoindre à M. Develle, M. Cicimi, peintre décorateur.

Depuis les dernières nouvelles données par l'*Abeille*, M. Boudousquié a engagé plusieurs artistes qui compléteront sa troupe. Ce sont: M. Alexandre, fort ténor, un des meilleurs de la Province; M. Charles Petit, ténor-léger, jeune voix, bon chanteur et excellent comédien; Mlle Berth de Marchal, jeune première, première chanteuse, seconde dugazon.

Les artistes arriveront à la Nouvelle-Orléans sur un navire qui doit partir du Havre le 1er Novembre, partir le 10 septembre; 14 sur le *Bordeaux*, qui doit quitter le Havre le 30 septembre, et 6 sur l'*Orean Queen*, steamer dont le départ est fixé pour le 10 octobre, et qui se rendra directement à New-York.

L'ACCIDENT AU CHUTES DE NIAGARA.—L'*Advertiser* de Lockport donne des détails qui ne permettent plus de douter sur la présence de personnes à bord de l'embarcation qui, il y a quelques jours, s'est engouffrée dans le Niagara. Dans l'après-midi de jeudi, plusieurs personnes aperçurent à une petite distance de l'entrée du canal hydraulique des cataractes, un batelier de la localité nommé Rousseau et généralement supposé de se livrer à la contrebande, passant dans son embarcation un M. Morse, bijoutier de Chippewa, et sa femme. Ils avaient fait la moitié du trajet entre la rive américaine et Chippewa, lorsque une rafale fit chavirer le canot; mais le courant n'est pas, en cet endroit, si rapide qu'ils ne pussent remettre eux-mêmes leur embarcation à flot et y remonter, sans aucun secours. Toutefois, cette opération avait demandé quelques instants, et pendant ce temps, ils s'étaient approchés à leur insu, de la partie de la rivière où le courant est d'une force irrésistible. Malgré tous leurs efforts, leur bateau descendait avec une rapidité de plus en plus grande. On le voyait du haut de la rive, à l'endroit où l'approche, bondir d'une vague à l'autre, passer comme un trait et se rapprocher toujours du précipice. La dernière fois qu'on l'aperçut, il était sur le bord du lit de rapides et a donné le nom des Trois-Sœurs, et est encore humaine n'aurait pu les sauver. En mon est plus tard, ils avaient disparu dans des eaux, rapides de jusqu'à présent leurs corps gisent encore et pas été retrouvés.

Dépêches télégraphiques

Transmises à l'Abeille.

NOUVELLES DE LA HAVANE.

Arrivée du steamer Granada.

Passe du Sud-Ouest, 12 septembre. — Le steamer *Granada*, parti de New-York le 3 et de la Havane le 9 courant, a traversé la barre ce matin à 10 heures. Il a 120 passagers, un fort chargement et $30,000 en espèces.

Le steamer *Philadelphia*, parti de la Nlle-Orléans le 5 courant, est arrivé à la Havane le 9 au matin.

Le steamer *Star of the West*, venant de Aspinwall, a quitté Key-West, le 7, pour New-York avec $2,046,000 en espèces.

Marché de la Havane.

Havane, 9 septembre.—Le marché au sucre de la Havane est un peu plus actif, mais les prix n'ont guère varié.

Le change sur Londres est ferme de 14 à 15 pour cent de prime. Traites sur New-York, de 3 à 5 pour cent, et sur la Nouvelle-Orléans à 4 pour cent de prime.

Il ne se fait rien dans les mélasses. Dans les graisses, les transactions se sont bornées à des ventes à $18 le quintal en tierçons et barils, et à $19 30 en barillet. Le stock de graisse est faible; il se compose de 550 barils et tierçons et de 660 barillets.

NOUVELLES D'EUROPE

Arrivée de l'Anglo-Saxon.

Probabilité d'une Rupture des conférences de Zurich.

Question d'un congrès de guerre.

DISETTE A NAPLES.

TERRIBLE TREMBLEMENT DE TERRE.

800 *VICTIMES.*

Québec, 12 septembre.—Le steamship *Anglo-Saxon*, capitaine Borland, vient d'entrer en ce port, avec des nouvelles de Liverpool jusqu'au 31 août.

Il a été détenu dans le port de Liverpool jusqu'à mercredi soir, par suite d'une forte tempête. Les nouvelles qu'il apporte ne sont pas plus récentes que celles de l'*Ocean Queen*, mais elles sont plus détaillées.

L'*Anglo Saxon* confirme le rapport du naufrage du *Ben Bolt* et la perte totale de ce navire. Les officiers et l'équipage ont réussi à se sauver.

LA CONVENTION DE ZURICH.

Les rapports qui parviennent de Zurich à l'égard du Congrès de la Paix sont d'une nature contradictoire. Toutefois, on pense généralement que les plénipotentiaires sardes n'apposeront pas leurs signatures à aucun protocole tendant à la réduction des duchés dans les droits saint mécontnus par le peuple d'Italie.

D'après les dernières nouvelles de Zurich il paraît que de grandes difficultés se présentent dans le règlement à l'amiable des affaires en Italie; elles se compliquent tellement que l'on s'attend d'un jour à l'autre, à la rupture des conférences.

Un autre rapport confirme les faits ci-dessus, et ajoute que l'on parle d'un Congrès de guerre comme étant la seule alternative à laquelle on puisse avoir recours. L'Autriche est positivement opposée à cette proposition.

FRANCE.

L'empereur Napoléon était toujours aux Pyrénées. On fait circuler le bruit qu'il doit sous peu se rendre à Cherbourg et puis faire une seconde tournée aux camps de Châlons et de Helfaut.

Le *Constitutionnel* de Paris, dans un article sur la situation de l'Italie, dit que l'empereur Napoléon remplira loyalement les conditions convenues entre lui et l'empereur d'Autriche à Villafranca à l'égard de la restauration des ducs, mais qu'il n'emploiera pas la force pour contraindre le peuple à accepter les dynasties déchues.

Le comte de Morny, président de la Chambre des députés, a fait un discours dans lequel il a déploré et blâmé vivement que les craintes du peuple à l'égard d'une invasion en Angleterre sont sans fondement.

Le *Constitutionnel* a dit qu'une guerre avec l'Angleterre serait un fratricide.

ITALIE.

Une députation de Modène se rend auprès de l'Empereur Napoléon.

Une grande effervescence règne à Naples par suite du prix très-élevé des blés.

La ville de Sonu n'est en paix qu'à cause des Alpes et sur les bords du lac Maggiore 2) a éprouvé un terrible tremblement de terre. Un grand nombre de maisons ont été renversées. 300 habitants ont été pris; beaucoup d'autres ont été blessés.

Les élections dans la Romagne se sont faites avec le plus grand ordre.

Le maire de Parme a lancé une proclamation dans laquelle il déclare que l'empereur Napoléon lui a dit personnellement que l'armée française ne violenterait jamais les vœux du peuple italien, et qu'il ne souffrira aucun acte de répression de la part d'une puissance étrangère quelconque.

Garibaldi est décidé à maintenir une stricte discipline dans l'armée de l'Italie centrale.

Le gouvernement napolitain a donné ordre de faire de grands achats de blés pour les besoins du peuple.

ANGLETERRE.

Les directeurs de l'énorme navire à vapeur *Great Eastern* ont finalement décidé qu'il partira pour Portland (Maine) vers le 15 septembre.

Le poète et auteur distingué Leigh Hunt est mort.

Un cable sous-marin relie actuellement l'Irlande à l'Angleterre, et des communications télégraphiques sont parvenues de Malte.

Le ministère anglais a reçu soudainement l'ordre de se réunir en conseil de cabinet, le 23 août, et l'on pense que c'est dans le but de discuter la question italienne.

La choléra étendait ses ravages d'une manière effrayante, le long des côtes de la Baltique.

NAUFRAGE DE LA NLLE-ORLEANS.

Le navire Great Vicksburg, de la Nlle-Orléans, est arrivé à Marseille. Les navires Grove et Mary-Ann, également de la Nlle-Orléans, sont arrivés à Liverpool.

Les navires Clara-Wheeler, Grove et S. E. Grant, sont partis de Liverpool le 28 août, pour la Nlle-Orléans.

Arrivée du Star of the West.

New-York, 12 sept.—Ce steamer est arrivé ici avec des nouvelles de la Californie, par la voie de Panama, jusqu'au 20; elles ne sont conséquemment pas plus récentes que celles que nous avons déjà reçues. Il apporte deux millions en or et un grand nombre de passagers.

Lieu à poursuivre pour enlèvement d'un esclave.

Boston, 12 sept.—Le grand jury du comté de Barnstable, en cet Etat, a trouvé lieu à poursuivre le capitaine Borland, du navire *Robertson*, ainsi que Genham Cravelle, l'armateur, et le capitaine Brown, de la goélette *Elizabeth*, pour avoir enlevé et reconduit à son maître, l'esclave Columbus Jones qui s'était échappé de la Floride en se cachant à bord du navire *Robertson* à Pensacola.

Marché de New-York.

12 sept—Marché au coton très languissant à la clôture—vente de 500 balles aujourd'hui —La farine est languit également: vente 14,000 barils à 4 40 et 5 50. Le maïs pas demandé; vente de 28,000 boisseaux. Le porc tient 15 [illegible] le whisky en légère hausse, vente de 150 barils à 17 [illegible]. Le sucre est ferme; cela de la Nlle-Orléans vaut 7 cts; le muscovado 5 3[illegible] à 6 1[illegible].

État des Banques de New-York.

12 sept.—L'état hebdomadaire démontre une augmentation dans les prêts de $237,000 dans les espèces, de $289,000, dans la circulation, de 189,000. La diminution dans les dépôts est de $119,000.

SPÉCULATIONS DU GOUVERNEMENT.

St Louis, 12 sept.—Le correspondant du *Democrat* à Utah, dit que le quartier-maître général de cette ville a reçu ordre du secrétaire de la guerre de recevoir comme argent les billets de M. Holliday, pour des mules que le gouvernement a fait mettre à l'enchère. L'encanteur avait instruction d'adjuger ces mules à M. Holliday, et celui-ci en a plus de mille à acquitté par de leur valeur.

Holliday a passé un contrat avec le gouvernement pour fournir un millier de mules au fort Dallas, dans l'Oregon, à ses prix.

Les journaux de New York annoncent la mort du doyen des négociants et banquiers de la ville, M. George Griswold. Après une carrière longue, honorable et prospère, M. Griswold est mort à l'age de 83 ans, à New-Brighton, où il était allé passer quelques jours, chez son gendre, M. John C. Greene.

CHRONIQUE LOCALE.

MORTALITÉ.— Le Bureau de Santé annonce qu'il y a eu cent-quinze décès dans les limites de la Nlle Orléans, dans la semaine expirée dimanche dernier, 11 du courant.

Le rapport ce constate pas un seul cas de fièvre jaune.

INCENDIE.—La famille du Dr Clark, demeurant dans la rue Troisième, à Lafayette, fut réveillée, hier matin de bonne heure, par les cris de mort. Le feu, qui s'était déclaré, avaient déjà atteint le toit de la maison, on eut à peine le temps de se sauver.

La propriété ainsi qu'une bâtisse inhabitée, a été, dit-on, brûlée; l'épouse et la remise de M. W. T. Lonadale, la résidence de M. Bujac, l'encouragure Troisième et Nayades ont été avariées.

La perte, qui est d'environ vingt-cinq mille piastres, est couverte par l'assurance. Tout porte à croire que cet incendie est l'œuvre de la malveillance. On avait déjà essayé à mettre le feu à cet endroit cette époque, le recorder Adams avait préposé un policeman à garde de la maison.

LES RECORDERS.—John Fitzpatrick a été condamné à vingt-cinq piastres d'amende parce qu'il a tiré une rive résistance au chef de la police et à d'autres officiers qui l'ont arrêté pour bris de paix dans la rue Gravier.

Frank Sein a dû acquitter une amende de vingt piastres pour avoir assommé sa femme.

Pat Dawson quinze piastres, Mike Sullivan et Mike Horrigan dix piastres d'amende pour avoir assailli un agent.

C. White, h. c. l. dix piastres pour être saisi dans une maison malgré une défense formelle.

Henry Miller qu'un affidavit accuse d'avoir poignardé dans W. Hiams dans la rue Perdido, n'ayant pu fournir un cautionnement de mille piastres, a été déroué. L'interrogatoire est fixé au 15 du courant.

Caroline et Richard Gray, personnes de couleur libres, ont été emprisonnés parce qu'ils vivaient à la rue des Ursulines.

Ebenezer Bentley, accusé d'avoir vendu des billets de loterie à des esclaves, subira un interrogatoire le 15 du courant.

James Anderson et James Delney, condamnés devant le recorder Wills comme vagabonds, on été envoyés au pénitencier.

Le tribunal a fait décerner Johnson White que A. Chase accuse de lui avoir volé neuf piastres et une montre en or.

INQUEST.—Le coroner a pratiqué hier la levée du corps d'un blanc inconnu qu'on a trouvé flottant dans le fleuve, au pied de la rue Bienville, Troisième District. Verdict, noyé.

Le défunt paraissait âgé de trente ans et avait une chevelure blonde. Il était vêtu d'un pantalon de cotonnade bleue, d'une chemise de coton crolet, de bas blancs et de brodequins. On croit qu'il était employé sur un bateau à vapeur.

RECENSEMENT DES CLASSES.—La rentrée des classes a eu lieu hier dans les Ecoles Publiques du Premier et du Troisième District.

TENTATIVE D'HOMICIDE.—George F. Bateman accuse Mary Ann Harris, devant le recorder Summers, d'avoir essayé de mettre le feu, dimanche, à 11 heures du soir, à une écurie appartenant à James Quinn et située dans la rue Gravier, entre Bolivar et Bertrand.

Mary a été arrêtée. Elle a fourni un cautionnement de $500 pour répondre de sa comparution le 15 du courant.

LE RECORDER ADAMS a reçu, de la police du Quatrième District, comme marque d'estime et d'affection, un buggy et un beau cheval.

VOL.—M. D. Grieff a déclaré, hier soir, à la police, qu'on a enlevé de son coffre-fort une somme de cent soixante-cinq piastres.

UN homme de couleur qui avait été arrêté a été mis en liberté.

TENTATIVE DE SUICIDE.—Thomas Weems qui a voulu se noyer, hier soir, dans le Nouveau Bassin, a été arrêté et conduit au poste du Premier District.

On le croit atteint d'aliénation mentale.

☞ On nous prie d'annoncer que la pompe Philadelphie No 14, est arrivée la première au feu qui a consumé le dépôt de M. P. Casanave.

EXPULSION D'UNE TROUPE DE BANDITS.

Nous lisons dans l'*Echo de Lafayette*, journal publié à Vermilionville:

Le soleil était à peine levé, samedi dernier, que déjà trois cents cavaliers armés avaient traversé notre petit village, d'habitude si paisible, qu'il aurait pris la fuite à la vue de cette chose inouie, s'il n'avait pas eu vent de ce qui se passait. Ces hommes armés avaient un air mollid gai, mollid sérieux; mais tous décidés à exécuter un projet mûrement arrêté. Nous allons dire à nos lecteurs ce projet et les suites de cette journée de samedi 3 septembre 1859, qui fera époque dans l'histoire de notre pays.

Il y a environ dix jours, les Comités de Vigilance de cette paroisse apprirent qu'une bande d'individus, poussés, ont-il dit, par John Jones, mais selon nous par l'aspir et le désir du pillage, étaient au nombre de trois cents à environ vingt milles à l'Ouest de Vermilionville et prêts à livrer bataille aux comités de vigilance. Les comités de St Martin, Vermilion, St-Landry et Calcasieu sont notifiés de ce fait; ainsi, samedi matin de tous les côtés arrivaient des compagnies de cavaliers armés pour se rendre au rendez-vous. Bientôt 500 hommes, l'élite, soit dit en passant, de notre population, sont réunis à quelques milles de l'ici, d'où ils se mettent en marche pour la lieu désigné pour la rencontre. Nous disons le lieu désigné, parce que Jonnet avait laissé savoir qu'il serait là pour combattre les vigilants. Il est bon de dire ici, qu'on a su depuis que Jonnet et ses hommes se proposaient, si on ne les attaquait pas, de prendre l'offensive—se rendre à Vermilionville et voler à main armée les principaux coffres-forts et s'emparer de tout, en usant pour le faire, avec l'assistance des nègres, de l'incendie et du meurtre. Quelques uns se proposaient de se rendre chez le gouverneur Wickliffe lui apprendre le succès de sa proclamation que tous avaient oublié et qui ne sort en moment de l'oubli que pour la honte du premier magistrat de l'Etat.

Sur la route plusieurs chasseurs à la peau *batte* sont poursuivis et arrêtés, et sur cette amont détenus, vu que leurs fusils étaient chargés de balles et de postes.

A dix heures les vigilants sont en vue de la maison d'Emilien Lagrange où les ennemis s'étaient fortifiés en pratiquant des meurtrières dans les murs de la maison de résidence et d'une autre bâtisse. Les partisans ne sont plus qu'à quelques arpents de la maison de Lagrange et leurs ennemis sont toujours retranchés dans leur fort. Le canon de Vermilionville est amené et braqué sur la maison. Cependant environ quarante hommes de Jones avaient abandonné le terrain en grande hâte. La mèche est allumée et Jones va mitraillé à bout portant, quand on aperçoit que des femmes et des enfants sont parmi les assiégés. Ce fait empêche la foudre d'être mis au canon et cause un délai qui donne aux assiégés le temps de prendre les armes. Il sont faits prisonniers, pendant que 10 à 15 fuyards disparaissent à l'horizon.—Cinquante-deux fusils, des revolvers, une grande quantité de cartouches, balles, poudres, etc. etc. tombent entre les mains des vainqueurs. Toutes les armes à feu qu'on a pris étaient chargées, excepté un revolver, celui du général Canada qui a préféré se tuer que de se rendre—une balle dirigée par sa propre main a traversé la tête de Général.—Triste fin à une misérable vie, qui prouve que le plus brave de ce ramassis n'était qu'un lache.

Après un moment de confusion causée surtout par la chasse qu'on donne aux fuyards, le calme se rétablit, on délibère et Jules Jones *alias* J. Bte. Chasson, Jos. Dédé latrès, James Jenkins, Emilien Lagrange et leurs soldats sont fouettés et notifiés de sortir de l'Etat dans cinq jours. Après cela vainqueur et vaincus se dispersent.

L'ACQUEDUC DE CARTHAGE.—On écrit de Tunis:

—Le bey vient d'ordonner le rétablissement de l'ancien aqueduc romain qui amenait à Carthage les eaux des meilleures sources de l'Ouzuggar et de Zaghouan. C'est un ingénieur français qui a été chargé de ces importants et utiles travaux. La dépense est évaluée à plus de 7 millions de francs.

LES VŒUX DES DUCHÉS.

Deux correspondances particulières de Florence et de Modène, nous donnent les détails suivants sur les mémorables séances dans lesquelles les assemblées nationales des duchés ont proclamé la déchéance des maisons régnantes et voté l'annexion au Piémont.

Florence, 20 août, 3 hdures.

Je viens de quitter la salle de l'assemblée au moment même où l'appoudissement unanimes accueillent le résultat de la seconde votation des mandataires de la Toscane.

Il s'agissait de pourvoir au trône, déclaré vacant par le vote du 16 août. Deux propositions avaient été présentées, identiques par le fond, quoique différentes par la forme: l'une appuyée par 24 députés, l'autre par le représentant Mazzei.

Ce dernier ayant adhéré à la proposition collective, c'est sur celle-ci que les sections ont été appelées à délibérer.

M. le professeur Giorgini avait été chargé de présenter le rapport. C'est le beau-fils de notre grand écrivain Alexandre Manzoni, il a donné à tout ce qu'il fait, un ton pro trop dégoûtant. Je ne vous donnerai pas l'analyse de son discours, il est d'une nature trop académique pour que je me hasarde à le résumer en quelques lignes, et au contraire de la plume. Il s'est occupé d'établir la connexité des deux actes de l'assemblée toscane. Autant la dynastie austro-lorraine avait démérité de régner sur la Toscane par sa politique anti-italienne, autant la maison de Savoie, par ses précédents historiques et par la position qu'elle a en conquérir en Europe, a mérité la confiance de la Toscane. L'assemblée croit répondre aux vœux de ses mandants en proclamant l'union de la Toscane avec les territoires italiens placés sous le sceptre de Victor Emmanuel.

Le rapporteur a fait pré-occupé peu être un peu trop de l'attitude que va prendre l'Europe vis-à-vis de ce vote. Il suffisait de dire, comme il le reste il l'a d'abord formulé avec une très grand bonheur d'expression, que la Toscane et que ce que la diplomatie croirait pouvoir contester.

M. l'avocat Mazzei a demandé la parole sur le rapport et a eu le bonheur de le rectifier et de le compléter en quelque sorte par quelques considérations politiques empruntées à l'histoire de l'Europe.

"C'est à tort, dit-il, qu'on doute de la valeur définitive de notre vote. Notre assemblée, et par le mode de son élection et par la nature de son mandat, est essentiellement compétente soit pour prononcer la déchéance de la dynastie, soit pour adopter une dynastie nouvelle. Le parlement d'Angleterre, au moment où il déclara validement la déchéance du roi Jacques II et l'avénement de la maison d'Orange, n'avait pas reçu un semblable mandat.

"On peut en dire autant de la chambre française qui, en 1830, substitua sur le trône de France la branche cadette à la branche aînée des Bourbons, et de cette autre assemblée qui, en 1848, prononça la déchéance de la maison d'Orléans.

"De sait le droit, nous sommes donc plus forte que ne l'étaient les députés de l'Angleterre et de la France; voions donc hardiment. C'est notre droit, c'est notre devoir."

L'assemblée a voté sous l'impression de ces franches et nobles paroles. 163 votants ont donné 163 boules blanches à Victor-Emmanuel. Quelques députés, tels que M. Montanelli, M. Mamoni, M. Farra, n'étaient présentés. Ainsi il y a eu pour la nouvelle dynastie, la même unanimité qu'on a constatée pour la déchéance de l'ancienne.

J'apprends à l'instant que M. le ministre de l'intérieur vient de proroger l'assemblée indéfiniment.

Modène, 20 août 1859.

Je viens d'assister à la séance dans laquelle l'assemblée modénaise a prononcé la déchéance du duc François V et de sa dynastie. Hier, le maire de Fontanelli, fils du général Fontanelli qui a été ministre de la guerre du royaume d'Italie, a présenté une proposition signée par lui, par le comte Aimé, le professeur Selmi, l'avocat Carbonieri, le comte Ophéo, président du tribunal de Carrare, le comte Lazzoni, le banquier Sacerdoti, le comte Rosiane Rangoni Tosti, et d'autres honorables députés.

Voici le texte de cette proposition:

"Nous demandons que l'assemblée nationale prononce la déchéance à perpétuité de la dynastie d'Autriche-Este, et le gouvernement des provinces modénaises et l'exclusion à perpétuité de tout prince de la maison de Habsbourg-Lorraine."

Vous les députés se lèvent pour la prise en considération. La proposition a été renvoyée d'urgence dans les bureaux, et les députés s'y réunirent le jour même pour l'examiner et pour nommer leurs commissaires.

Aujourd'hui, l'assemblée tient séance publique. On savait que le rapport était prêt et la foule se pressait dans les tribunes.

On communique d'abord le projet d'adresse à l'empereur Napoléon III par lequelle l'assemblée avait cru devoir inaugurer ses délibérations.

On adopte cet adresse au milieu des applaudissements les plus vifs.

Ensuite, le rapporteur donne lecture du travail de la commission sur la proposition de l'annexion Fontanelli.

Le rapporteur, après avoir rappelé les vicissitudes de la souveraineté dans les provinces modénaises, le pacte de mamelon entre l'Autriche, Charles d'Este et Marie-Thérèse, et décisions du congrès de Vienne, expose les griefs de pays contre l'administration de François III et de François V et de la maison d'Autriche-Este, depuis 1814, a dû quatre fois chassée des provinces modénaises par la résistance, après y avoir été toujours ramenée par les bayonnettes étrangères, et conclut en déclarant que l'assemblée en examinant les raisons par lesquelles le rappel de la dynastie est incompatible avec les sentiments les plus chers, avec les intérêts les plus évidents, avec le bonheur et la tranquillité des populations; il conclut par l'adoption de la proposition. La Salle des appodissements bat à la lecture du rapport en l'accompagnant par des frémissements, par des applaudissements, qui étaient assaillis, réprimés par l'autorité du président.

Les députés demandent de voter publiquement après appel nominal, et de faire succéder au vote public le scrutin secret.

Les députés sont au nombre de 78; un seul manque, et c'était le général Fasti, retenu en Lombardie par le grade qu'il occupe dans l'armée piémontaise; 73 députés se lèvent tour à tour en approuvant la déchéance, 73 boules blanches le confirment au scrutin secret. Des applaudissements frénétiques éclatent dans la salle, les dames agitent leurs mouchoirs. Je ne pourrais vous décrire l'enthousiasme de cette scène. La séance en est suspendue pour plus d'un quart d'heure.

A peine le silence rétabli, le député Marmotti se lève, et, au nom de plusieurs de ses collègues, lit une proposition tendant à ce que l'assemblée décrète l'annexion des provinces modénaises au royaume de Piémont et de Lombardie sous le régime constitutionnel de la dynastie de Savoie.

Des cris répétés de: vive Victor-Emmanuel retentissent aussitôt dans la salle. L'Assemblée prononce à l'unanimité la prise en considération de cette proposition, et suspend la séance pour se réunir dans ses bureaux.

Florence, 21 août.

L'assemblée nationale a voté à l'unanimité l'annexion au Piémont.

Elle a d'abord adopté deux autres propositions. La première de ses propositions a pour but de constater la dictature de M. Farini, qui avait déposé ses pouvoir entre les mains de l'assemblée; par la seconde, l'assemblée autorise un emprunt de 5 millions.

Louis Blanc et l'amnistie.

M. LOUIS BLANC, le célèbre auteur de l'*Histoire de Dix ans* et de la *Révolution française*, a publié dans les journaux de Londres une lettre en anglais au sujet du décret d'amnistie accordé par l'Empereur Napoléon, En voici la traduction:

"A l'éditeur du *London Standard*.

"Je ne veux pas d'être assez bon pour vouloir insérer dans votre journal le quelques réflexions qui m'ont été suggérés par le décret d'amnistie générale publié hier dans les journaux du soir.

"Je ne veux point m'arrêter à discuter ici s'il est convenable que l'offensé ne pose en homme qui pardonne; s'il est juste que les crimes soient remis à ceux qui n'en ont jamais commis, et si ceux-là doivent recevoir leur pardon, qui ont été cruellement persécutés, chassés de leur pays, arrachés à leurs familles et leurs amis, complètement ruinés, en un mot, privés de tout ce qu'ils avaient de cher au monde.

"Parlant en mon nom, et jugeant de l'amnistie à mon point de vue, j'avoue que, dans la position où il occupe, Louis Napoléon ne pouvait guère faire pour nous plus qu'il ne vient de faire. Mais il n'est pas moins vrai que ceux dont le cœur a saigné de mille blessures pendant de longues années ne peuvent quelque chose de mieux que cette faveur méprisante et pas sûre. Ce qui leur était infortunée patrie;—en un mot, pour être esclaves parmi les esclaves? Ne vaut-il pas mieux vivre dans un pays où la pensée n'est point enchaînée et où la parole est libre? En ce cas, être exilé n'est-ce point rester hommes?

"A l'époque de la révolution de 1789, il est dit qu'à la célébration de la fête du Champ-de-Mars, on remarqua une cinquantaine d'Anglais qui portaient une médaille avec ces mots: *Ubi libertas ibi patria*. Sans prétendre passer jugement sur ceux de mes compatriotes qui peuvent différer d'opinion, je prends la liberté de dire que cette devise devrait être celle de tout homme qui a conservé intact le sentiment de la dignité de sa propre nature. Non point que je considère les droits de mon pays d'origine comme de la notre dévouement moindres: parce qu'il se trouve dans les fers. Non. L'état d'abaissement intellectuel et d'agonie morale dans lequel la France est maintenant plongée, le rend d'autant plus chère à nos yeux, que nous en connaissons l'origine. Que la France, si elle ou tard rompe à la vie, soit rendue une fois de plus à elle-même, c'est là une de mes profondes croyances et une de mes convictions les plus inébranlables. Mais, aussi longtemps qu'elle demeurera ensevelie dans le silence et l'obscurité, je pense qu'il est nécessaire que quelques uns d'entre ses plus fidèles enfants puissent, en vivant à l'étranger, exercer le pouvoir de son génie véritable, de faire connaître des opinions, de dévoiler les injustices dont elle souffre, d'invoquer ses glorieux souvenirs, de venger ses nobles aspirations, et de se faire les champions, en son nom, des principes éternels de la justice, du droit et de la raison.

"Je suis, Monsieur, etc.

"LOUIS BLANC.

"Londres, 17 août 1859.

FEUILLETON.

LES MORMONS.

XV.

LE DUEL.—*Suite.*

La troupe des Danites marcha pendant toute la nuit sans s'arrêter. Ce ne fut qu'au point du jour qu'elle fit halte, pour laisser reposer et manger les chevaux. Martha, soutenue par la fièvre qui lui brûlait le sang, était insensible à la fatigue.

Hiram Harris, pendant ce long et pénible trajet, s'échangea—par calcul—que quelques rares paroles avec la jeune fille.

Quant à cette dernière, elle gradua ses réponses avec un tact si profond, une adresse si merveilleuse, qu'elle put le lendemain, lorsqu'elle arriva à Deseret, se montrer à moitié consolée.

La tristesse aurait nui à la résoute de son plan; elle avait besoin d'être vive, enjouée, coquette, séduisante; elle avait la mort dans l'âme.

Le sourire par lequel elle remercia Hiram-Harris lorsqu'il la laissa à la porte du cottage qu'elle habitait, fut un chef-d'œuvre de coquetterie,—si cela se peut dire; elle y mit une sévérité de convention qui trahissait, comme malgré elle,—un germe naissant de tendresse. Le médium, ordinairement si maître de lui, sentit son cœur battre avec violence: il la salua humblement et s'éloigna en silence.

—Il viendra demain, se dit Martha.

Ce que la jeune fille éprouva en revoyant la paisible habitation où elle avait vécu avec Hiram et passé de si belles heures auprès de Joaquin Dick, la plume ne saurait l'exprimer; c'était le cœur qui se secoua un moment pour ainsi dire animé de ceux qu'elle avait tant aimés; la trace des pas du Rattleur d'Estrade se distinguait encore sur le sable mou et fin des allées. Ici, une fleur, artistiquement par le vent, portait encore le lien de soie avec lequel Hélène avait arrêté la sève qui sortait de sa blessure; la fleur fanée que la jeune fille avait arrachée afin de soulager la plante malade, gisait à terre, encore odorante et à peine flétrie!

Le cottage Betsy, qui accourut joyeusement à sa rencontre, fit pâlir Martha: elle savait que cette fille était à la solde de Hiram-Harris; toutefois, elle trouva assez de force et de courage pour lui adresser quelques bonnes paroles